

White God Grognements

Guillaume Potvin

Eisenstein in Guanajuato

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, G. (2015). Compte rendu de [White God : grognements]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 26–26.



À quoi ressemblerait un soulèvement animal ?

26 LES FILMS | CRITIQUES

KORNÉL MUNDRUCZÓ

White God

Grognements

Gagnant du prix Un Certain Regard au 67^e Festival de Cannes, le sixième film du réalisateur hongrois Kornél Mundruczó s'offre à nous comme une fable moderne dont les rôles principaux sont tenus par une jeune fille et quelques centaines de chiens bâtards. **White God** est un ambitieux accomplissement technique qui, comme toute fable, met sa structure dramatique au service d'une morale. Cependant, la morale s'avère ici plutôt confuse.

Guillaume Potvin

White God s'ouvre sur une scène énigmatique : une meute de chiens enragés envahit les rues désertes de Budapest, une prolepse qui prendra sens en temps voulu, car le film repose entièrement sur cette série d'images. Des images puissantes et d'un onirisme envoûtant, certes, mais qui serviront ultimement de *punchline* à une longue farce macabre. C'est l'éviscération explicite d'une carcasse de vache qui nous servira de seul avertissement de l'ampleur des horreurs à venir.

Ces horreurs prendront toutefois un moment avant de se manifester à nouveau, car le premier acte, pris dans un torrent expositif, se centrera sur la situation malencontreuse de Lili et de son chien Hagen. Menacé par une nouvelle taxe ciblant les détenteurs de chiens de races mixtes, le père de Lili abandonnera Hagen en périphérie de la ville. Preuve de fidélité ultime, le bâtard traversera Budapest – filmée magnifiquement par Marcell Rév – pour retrouver sa Lili. Malgré leur prévisibilité, les épisodes qui composent ce retour au bercail sont parmi les plus mémorables, en grande partie grâce à la spontanéité confondante de Hagen. C'est un plaisir de le voir déambuler aux bords du Danube, curieux, craintif. Ses réactions à l'environnement qui l'entoure sont si authentiques, c'est à se demander si ces scènes contiennent des plans qui ne sont pas le résultat d'une mise en scène, mais qui auraient plutôt été captés sur le vif.

Or, voilà que le conte de fées prend un virage funeste lorsque Hagen est capturé et conditionné aux combats de chiens. Il acquiert par le fait même ses pouvoirs symboliques : des crocs affilés, la rage au cœur et la capacité de tuer. Si le récit fabuleux et ses envolées musicales parlaient jusqu'à présent à notre cœur d'enfant, **White God** insiste soudainement à nous montrer du sang, de la chaire déchiquetée, du vomi. Notre héros se métamorphose sous nos yeux; Jekyll devient Hyde et on ne le reconnaît plus. Hagen et ses camarades quadrupèdes parviennent à s'échapper, mais la réaction des humains à leur joyeux chaos est si disproportionnée que toute la scène frôle le ridicule. Comme la *Rhapsodie hongroise* n° 2, le scénario fait encore un saut de ton radical. Est-ce la distanciation *brechtienne* en action ? Le leitmotiv nationaliste de Liszt évoquerait-il la portée allégorique du récit ?

C'est justement cette allégorie qui s'avère problématique. Par son manque de finesse, son manque de nuances, la fable de Mundruczó devient une dénonciation de l'abus si vague qu'elle pourrait être servie à toutes les sauces. C'est pourtant ce manque de définition qui peut aussi faire le charme de **White God**. L'air du temps est à l'agitation sociale. Depuis quelques années déjà, on remarque à l'international un regain de mouvements populaires s'opposant aux classes dominantes, un regain auquel le Québec n'est pas étranger. En ce sens, l'épopée de Hagen est tout à fait dynamisante, et ses aboiements, aussi naïfs soient-ils, se veulent cris de ralliement – *Opprimés, soulevons-nous!* –, et tant mieux si la grogne est contagieuse.

Mais encore ? Soulevons-nous, oui, et après ? La révolte n'est pas une fin en soi. La révolte, c'est un moyen de renverser le statu quo pour établir un nouvel état des choses. Voilà quelque chose qui échappe à **White God**, qui, par le fait même, perpétue cette idée fautive. Mundruczó n'ose pas croire en l'élégante folie de sa proposition et s'arrête précisément là où aurait débuté l'intérêt de l'exercice. Nous vivons déjà dans le monde de Lili et Hagen, un monde où certains animaux sont traités inférieurement aux hommes et où certains hommes sont traités inférieurement aux animaux. Mais cela, les films de Disney nous l'ont déjà fait remarquer avant lui. Quel est le monde postrévolutionnaire, le monde après **White God** ? On dit souvent que la fonction de l'art est de poser des questions et non de fournir des réponses. Soit. Néanmoins, la question qui semble propulser la fable – *À quoi ressemblerait un soulèvement animal ?* – non seulement a-t-elle déjà été posée par d'innombrables films catastrophe de série B, mais son intérêt, à en croire **White God**, serait purement d'ordre esthétique. 📍

► Cote : ★★½

■ FEHÉR ISTEN | Origine : Hongrie / Allemagne / Suède – Année : 2014 – Durée : 1 h 59 – Réal. : Kornél Mundruczó – Scén. : Kata Wéber, Kornél Mundruczó, Viktória Petrányi – Images : Marcell Rév – Mont. : Dávid Jancsó – Mus. : Asher Goldschmidt – Son : Gábor Balász, Thomas Huhn – Dir. art. : Panni Lutter – Cost. : Sabine Greunig – Int. : Zsófia Psotta (Lili), Body et Luke (Hagen, le chien), Sándor Zsótér (Dániel), Lili Monori (Bev), László Gálffi (le professeur de musique), Lili Horváth (Elza) – Prod. : Viktória Petrányi – Dist. / Contact : VSC.